

546
Docteur Sydney BENSIMON

ESSAI sur le COMTE de CAGLIOSTRO,
AVENTURIER PHILANTHROPE
et GUERISSEUR OCCASIONNEL



PARIS
LIBRAIRIE M. LAC
ÉDITEUR
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

1932

Essai sur le Comte de Cagliostro,
aventurier philanthrope et guérisseur occasionnel

**ESSAI sur le COMTE de CAGLIOSTRO,
AVENTURIER PHILANTHROPE
et GUERISSEUR OCCASIONNEL**

PAR LE

Docteur Sydney BENSIMON



PARIS
LIBRAIRIE M. LAC
ÉDITEUR
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26

—
1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA CHÈRE PETITE FEMME

A MON CHER PÈRE

En témoignage de gratitude.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Qui nous a fait le très grand
honneur d'accepter la présidence de
cette Thèse.

A MONSIEUR LE DOCTEUR JEAN VINCHON

Qui, au cours de notre travail,
nous a prodigué avec la meilleure
bonne grâce ses précieux conseils.

A MES MAÎTRES EN STAGE DANS LES HÔPITAUX :

PROFESSEUR FERNAND WIDAL (*in memoriam*) ;
PROFESSEUR LEJARS ;
DOCTEUR RIBIERRE, *Médecin des Hôpitaux (in memoriam)* ;
PROFESSEUR CUNEO ;
DOCTEUR LOUIS RAMOND, *Médecin des Hôpitaux* ;
DOCTEUR NOBECOURT ;
PROFESSEUR JEANSELME ;
PROFESSEUR GUILLAIN ;
PROFESSEUR LEGEU ;
PROFESSEUR SEBILEAU ;
PROFESSEUR HEHRI CLAUDE ;
PROFESSEUR TERRIEN.

Essai sur le Comte de Cagliostro, aventurier philanthrope et guérisseur occasionnel

Introduction

Nous n'avons pas la prétention, en ce bref essai critique, d'entamer le procès du comte de Cagliostro, personnage multiple et insaisissable, autour duquel s'est accumulée, depuis un siècle et demi, une littérature si riche et si disparate que le chercheur de bonne foi, submergé par un fratrias de documents où la légende le dispute sans cesse à l'histoire, est maintes fois tenté de s'en tenir au jugement que la masse a peu à peu sanctionné de sa paresse et de sa crédulité.

Cependant, à l'exposé d'une existence si fertile en péripéties et tout genre et dont chacun des épisodes soulève un problème psychologique différent, la curiosité s'éveille et l'esprit est captivé. « Car si rien n'est plus irritant pour un esprit médiocre qu'un homme sur qui l'on ne peut coller d'étiquette, rien, au contraire, n'est plus digne d'intérêt pour un esprit réfléchi » ⁽¹⁾.

(1) *Evangile de Cagliostro*.

« A certaines dates passent dans l'humanité des êtres étranges qui forcent l'attention de toute une époque ; ces apparitions ne sont pas l'apanage d'une race ou d'un siècle » ⁽¹⁾, on les retrouve sur tous les points du globe et à chaque tournant de l'histoire.

C'est toujours dans une époque critique que l'on entend parler d'eux. Ils arrivent à l'heure et dans le pays où une forme sociale ayant atteint sa complète réalisation et portant dans sa division organique même le germe de sa destruction future, tend déjà à s'altérer, selon une loi générale, périodique et immuable ⁽²⁾.

La fin du XVIII^e siècle était une époque de ce genre. A la veille de la Révolution française, la noblesse, le clergé et la haute bourgeoisie se trouvaient dans un état de décadence et d'avilissement extrêmes ; la littérature et les arts en subissaient le contre-coup. Paris regorgeait de pamphlétaires, de maîtres-chanteurs, de brasseurs d'affaires, et, loin de tout cela, se traînait un peuple ignorant et affamé ; tout était vieux, sans foi, sans énergie, mourant d'indifférence et d'égoïsme.

Au milieu de prêtres désabusés, de riches seigneurs ennuyés, de savants doutant de tout, de malheureux manquant de tout, Cagliostro surgit et réveilla l'espoir

(1) *Ibid.*

(2) D^r MARC, *Introduction à l'Evangile de Cagliostro.*

et la vie par l'autorité de sa parole et la puissance de ses actes ⁽¹⁾.

Le ton de fantaisie ou de partialité qui imprègne la plupart des écrits le concernant gêne celui qui veut faire la lumière sur cette étrange et passionnante destinée. De sorte que, en définitive, « enlevé à l'histoire pour devenir un type légendaire, le Comte de Cagliostro reste un personnage qui se classe entre Robert Macaire et Polichinelle dans le musée des fantoches » ⁽²⁾. Le personnage mytique du magicien Cagliostro s'est bâti peu à peu sur un monceau de légendes, d'exagérations et de maladresses. Et cependant, peut-on s'empêcher de penser que, pour avoir joué dans l'histoire de son époque un rôle aussi bruyant et aussi diversement commenté, il a fallu que cet illustre aventurier soit doué de mérites peu communs.

Pour notre part, nous voulons nous attacher seulement à démêler la nature des connaissances médicales de Cagliostro et à tenter, selon nos modestes moyens, une explication des guérisons en apparence miraculeuses qu'il eut la réputation d'accomplir. Rappelons à ce propos que les exploits de guérisseur qui lui furent attribués ne représentent qu'une partie assez restreinte de son activité. En effet, au cours de sa vie romanesque et agitée, « aucune branche des sciences humaines

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*

ne le laissa indifférent ; il voyait en elle la part de vérité qu'elle exprimait mais il ne s'y attachait pas exclusivement » (1).

Loin de nous tout esprit de critique trop rigoureux et toute idée de contrôle trop absolue ; essayons seulement de nous placer dans l'état d'ignorance de son temps ; songeons à la supériorité d'énergie, d'intuition, de jugement que Cagliostro eût sur ses contemporains et accordons-lui la grandeur qu'il mérite par rapport à son siècle et non par rapport au nôtre.

(1) *Introduction à l'Evangile de Cagliostro.*

Exposé biographique

En dépit d'ardentes et interminables controverses, il semble actuellement établi que le titre de Comte de Cagliostro ne fût que le prête-nom avantageux d'un certain Giuseppe Balsamo, né à Palerme le 27 juin 1743. Privé de son père à l'âge de 13 ans, il aurait été peu après confié par sa mère à une communauté religieuse dont les membres étaient exercés aux fonctions de garde-malades, de guérisseurs et d'herboristes. On le confia à l'apothicaire du couvent, espèce de vieux moine médecin qui l'employa à piler des drogues et à faire des mixtures. Il passait ses journées dans son laboratoire où il se plaisait bien plus qu'à l'église. Puis il allait avec lui soigner les malades au dehors. Il se plaisait avec les fiévreux, s'intéressait aux moribonds. Le révérend père lui montrait le fort et le faible de la science et de lui-même il s'aperçut bien vite que les bonnes paroles qu'il débitait étaient pour plus de moitié dans ses cures ; il comprit dès lors la puissance du verbe humain ⁽¹⁾.

C'est donc vraisemblablement au contact de ces

(1) C. MENDÈS et R. LESCLIDE, *La divine aventure*.

religieux que le futur Cagliostro reçut les premiers éléments de médecine et que naquit en lui cette vocation de guérisseur qui devait, au cours de son aventureuse et vagabonde existence, le porter au sommet de la célébrité.

Cependant, bientôt évadé du couvent, le jeune Giuseppe parût vouloir se destiner à la carrière des beaux-arts, mais paresseux et débauché, il mena une vie de dissipation au cours de laquelle les plus graves délits lui furent imputés. Dès ce moment son goût pour la magie s'affirme et fort de quelques lectures et de son effronterie, il parvient à se faire une petite réputation d'« enchanteur ». Cependant à la suite d'une frasque sérieuse il doit quitter brusquement sa ville natale. Ses assez modestes talents de dessinateur lui permettent d'éviter la misère pendant quelques années. En 1768, il épouse à Rome Lorenza Féliciani et il se livre dès lors pour vivre à d'invouables agissements témoignant, en plus d'une complète amoralité, qu'il savait mettre à profit les charmes de sa trop jolie compagne, sans parler de ses dangereuses aptitudes de faussaire. Rome, Londres, Paris sont les théâtres successifs où ses instincts d'aventurier se donnent libre cours. Puis, voyageur infatigable, nous le retrouvons à La Vallette (Malte) en 1775 ; là, sous le nom de Marquis de Pellegrini, il se lie d'amitié avec le chevalier d'Aquino qui l'instruit assez minutieusement de physique, de chimie, de botanique et de sciences occultes. Or il faut croire que l'élève devint rapidement un maître car peu

de temps après, à Naples, il donne lui-même des leçons de cabale et d'alchimie.

Désira-t-il à ce moment-là, pour des motifs bien compréhensibles, faire ce qu'on appelle peau neuve? Toujours est-il que ce personnage pourtant si féru de publicité cesse brusquement de faire parler de lui pendant de longs mois quand, en juin 1777, un procès retentissant se déroulant à Londres, vint signaler à l'attention de l'opinion publique l'existence d'un soi-disant Comte de Cagliostro qui, depuis peu, s'adonnait dans le plus grand secret à de mystérieuses expériences de chimie. Il s'était en outre récemment affilié à la Franc-Maçonnerie anglaise; séduit fortement par les pratiques de cette secte, un véritable bouleversement spirituel s'opéra dès lors en lui, lui suggérant l'idée d'un vaste système philosophique et religieux susceptible de le faire régner sur d'innombrables adeptes. Et de fait il entreprend à ce moment une véritable croisade qui le conduit successivement à La Haye, Nuremberg, Leipzig, Dantzig, où il se crée de fervents disciples. A Mitau, en Courlande, Cagliostro apparaît vraiment pour la première fois, possesseur de pouvoirs étranges, maître de forces inconnues et dominant de tout son mystérieux savoir un cercle choisi et nombreux d'admirateurs. A cette époque et dans ces contrées, l'illumination ainsi qu'un mysticisme vague, fait de paresse, d'orgueil et de naïveté, était à la mode; aussi les plus grands seigneurs de l'endroit se pressent-ils à

ses séances d'occultisme où les prodiges les plus surprenants se succèdent sous les yeux ébahis de l'assistance. Lorsque, par malheur, une de ses expériences échoue, il entre dans des accès de colère indescriptible qui laissent soupçonner chez cet homme, par ailleurs illusionniste expert et suborneur impudent, une profonde tare névropathique. S'il y eut de temps en temps des flottements dans la vague d'admiration qui montait vers lui, il ne faut les attribuer qu'à d'inévitables erreurs de tactique mais, sauvé par une infailliable intuition, il savait rétablir à temps la crédulité défaillante de ses disciples.

Poussé par ce qu'il appelait sa mission apostolique, Cagliostro arrive en 1780 à Saint-Pétersbourg. Le bruit de l'immensité de son pouvoir s'étant répandu l'on pensa tout naturellement à tirer parti de dons si exceptionnels pour le traitement des maladies ; c'est alors qu'en butte à de pressantes sollicitations, il se met à s'occuper régulièrement de médecine, mais il ne rêve au fond que de gagner les bonnes grâces de Catherine II qui semble n'avoir jamais voulu le prendre au sérieux ; aussi, dépit, part-il bientôt pour la Pologne où il se livre avec un succès apparent à des expériences d'alchimie et de transmutation des métaux. Cependant ses admirateurs, uniquement soucieux de s'enrichir grâce à ses pouvoirs et ne voyant pas leurs desseins se réaliser, ne tardent pas à se retourner contre lui et à le couvrir de calomnies, si bien qu'il doit s'enfuir

pour aller s'installer à Strasbourg qui, pendant 3 ans, fut le véritable théâtre de ses prouesses thérapeutiques. Placé sous la haute protection du Cardinal de Rohan, de suite séduit par sa personne et par ses doctrines théosophiques, Cagliostro peut enfin jouir d'une période de tranquillité relative et d'une popularité générale. Mais il était dit que partout et toujours Cagliostro donnerait prise aux attaques les plus violentes et aux diffamations les plus graves ; à Strasbourg, comme ailleurs, il est victime d'un mouvement d'opinion habilement créé par de farouches détracteurs qui, poussés par une rancune tenace et mesquine, organisent une campagne de chantage et de haine qui doit désormais le poursuivre partout. Ce flot d'aversion soulevé contre lui, Cagliostro le supporte sans colère, mais il est profondément écœuré au spectacle de cette ville qui, après tant de preuves de sa bonté et de ses talents, se montre aussi stupidement ingrate. Aussi, appelé entre temps au chevet d'un de ses amis gravement malade à Naples, il n'hésite pas à quitter Strasbourg. Peu de temps après, c'est à Bordeaux qu'on le retrouve ; là, sur les instances de ses nombreux admirateurs, il reprend ses consultations médicales mais il les néglige parfois, préférant consacrer à des fins spirituelles le prodigieux ascendant qu'il tient de Dieu.

En octobre 1784, c'est Lyon qui l'accueille, rendant surtout hommage à ses mérites maçonniques ; puis, quelques mois plus tard, Cagliostro, tourmenté par son

invincible becoin de changement, décide d'aller chercher à Paris même la consécration de ses dons d'hérophante.

S'il ne parvient pas à se faire recevoir à Versailles, il n'en voit pas moins son rite égyptien prospérer ; moitié religion, moitié ordre chevaleresque, il aspirait à servir l'Eglise catholique par des voies entièrement nouvelles. A la suite des fausses accusations de Madame de la Motte, il est impliqué dans la célèbre affaire du collier et emprisonné à la Bastille le 20 août 1785. Mis en demeure de s'expliquer sur ses origines et ses occupations, il reconnaît s'être toujours occupé de soigner des malades quoique n'ayant aucun grade ni diplôme ; quant au sujet de ses origines, il écrit un mémoire dans lequel il échaffaude une confession abracadabrante où sa mythomanie invétérée se donne libre cours ; puis il déclare : « J'ai écrit ce qui suffit à la loi, ce qui suffit à tout autre sentiment que celui d'une vaine curiosité. Direz-vous que ce n'est pas assez ? Insisterez-vous encore pour connaître plus particulièrement le nom, les motifs, les ressources de cet inconnu ? Que vous importe Français. Quand pour soulager l'infirme et nourrir l'indigent, je demanderai à être admis dans vos corps de médecine ou dans vos sociétés de bienfaisance, alors vous m'interrogerez ; mais faire au nom de Dieu tout le bien que je puis faire est un droit qui n'exige ni nom, ni patrie, ni preuves, ni caution. » ⁽¹⁾.

(1) *Mémoire pour le comte de Cagliostro accusé.*

Après 9 mois de captivité, sur les rétractations de Madame de la Motte, il est reconnu innocent et relâché mais avec l'ordre de quitter la France et, le 16 juin 1786, il s'embarque pour l'Angleterre. Mais certains journaux de Londres organisent contre lui une campagne de diffamation et de chantage contre laquelle sa patience ne peut résister bien longtemps. Aussi, en Avril 1787, il part pour Bâle où un de ses amis les plus dévoués lui offre protection et hospitalité. Heureux de se retrouver au milieu d'un petit groupe de gens sérieux, libéraux, respectueusement dévoués à sa personne et tout prêts à recevoir ses nouveaux enseignements, Cagliostro goûte à peine au calme que déjà d'autres démêlés surgissent le mettant aux prises avec des notabilités de la ville ; une fois de plus, au lieu de résister, il cède la place à ses adversaires et, après avoir passé à Aix-les-Bains, une saison nécessaire à la santé de sa femme, il arrive le 24 septembre 1788 à Rovoredo. Après 6 semaines employées à soigner des malheureux et à discourir sur sa mission et sur ses œuvres, les cabales des médecins et l'animosité des gens d'Eglise parviennent à lui rendre la vie impossible. A Trente où Cagliostro se réfugie, les choses se passent encore selon le même ordre : sympathie au début et hostilité à la fin ; Joseph II lui-même intervenant contre lui, il doit à nouveau émigrer. Enfin, en mai 1789, il débarque à Rome, dernière et funeste étape de son existence aventureuse et vagabonde, où

son ambition démesurée le conduit. Il ne rêve en effet rien moins que d'obtenir du Pape l'assentiment de ses pratiques maçonniques, allant, dans son ignorance absolue de catholicisme, jusqu'à espérer un appui du Saint-Office. En réalité, victime d'une incorrigible mégalomanie, Cagliostro se jetait à proprement parler dans la gueule du loup car le Saint-Siège, le confondant d'office avec Joseph Balsamo, le fait arrêter le 2 janvier 1790 et, quelques mois après, il est condamné par le tribunal pontifical à l'emprisonnement perpétuel, sous la triple inculpation de franc-maçonnerie, propositions hérétiques en matière de foi, et délits de droit commun.

Sous les rigueurs de son incarcération, sa raison ne tarda pas à sombrer ; il traîna néanmoins pendant plusieurs années une vie lamentable jusqu'au 21 août 1795 où frappé d'une crise apoplectique, dit-on, il meurt misérablement.

Portrait

L'aspect extérieur

Voyons maintenant, d'après ses multiples historiens, sous quels traits et sous quelles allures, notre curieux personnage s'offrait à l'observation de ses contemporains.

« Cagliostro avait une physionomie très agréable, il était de taille moyenne, la tête forte et très gras. Et bien qu'il fût gros, il marchait avec agilité, voltigeant de ci de là dans une chambre sans vouloir demeurer en place. Son teint était frais, ses cheveux noirs, les yeux profonds et brillants de vie. Lorsqu'il parlait d'une voix sympathique, avec des gestes très expressifs, les yeux levés au ciel, il était semblable aux inspirés ivres de l'esprit d'en haut. Ses vêtements étaient propres, sans luxe, et sa conversation de tout agrément. » ⁽¹⁾

« C'était un homme de taille peu élevée, aux épau-

(1) *Liber memoralis.*

les carrées, à la poitrine large et bombée, donnant l'impression de vigueur et de santé ; la tête puissante était couverte de cheveux noirs, ondulés, flottants et rejetés en arrière ; il la portait droite, souvent même un peu renversée, ce qui laissait voir les lignes d'un cou rond, musclé, remarquablement gracieux. Le nez très légèrement busqué avait l'arête puissante, les narines larges et bien fendues. Contrastant avec l'ampleur de la poitrine, les mains et les pieds étaient petits, les attaches fines » (1).

Au-dessus de toutes les conventions mondaines, Cagliostro songeait à tout autre chose qu'à son costume (2).

Sa figure annonce l'esprit, décèle le génie, ses yeux de feu lisent au fond des âmes (3).

Sous l'influence de l'enthousiasme, sa physionomie se transfigurait, les traits se modelaient alors sur un type sublime. Physionomie puissante, impossible à oublier dès qu'on l'avait aperçue une seule fois (4).

Il parlait avec autorité, sans violence ; il vivait comme tout le monde, sobrement mais sans privations.

(1) Marc HAVEN, *Le Maître Inconnu*.

(2) *Ibid.*

(3) FIGUIER, *Histoire du Merveilleux*.

(4) PHOTIADÈS, *Les Vies de Cagliostro*.

Le caractère

Si nous passons maintenant à l'étude de son caractère et de sa psychologie, que trouvons-nous ?

Un naturel primesautier et bouillant, une opiniâtreté invincible aussitôt que son amour-propre était en jeu qui l'exposaient aux mécomptes les plus amers ⁽¹⁾.

Son indépendance d'allures avec tous, grands et petits, hommes et femmes, était telle qu'elle provoquait souvent des ruptures. Son autorité s'imposait ; une grandeur, une puissance mystérieuse rayonnait en lui et tous ceux qui le fréquentaient sortaient de chez lui en proclamant avec délire ses éminentes qualités.

Sa bonté que chacun se plaisait à proclamer, il l'exerça à l'égard de tous, même de ceux qui lui voulaient le plus de mal.

« Entouré, fêté, adoré des femmes comme des hommes, il passait au milieu d'eux, insaisissable, les attirait mais ne subissant l'influence de personne car personne ne connaissait mieux le cœur de l'homme, l'esprit de la femme et leurs dangers » ⁽²⁾.

Il parlait d'abondance de toutes choses, traitant mille sujets, religion, sciences, morale, sans lien apparent, mais toujours avec originalité, s'élevant à de très

(1) *Les Vies de Cagliostro.*

(2) *Le Maître Inconnu.*

hauts aperçus, ne tombant jamais dans la lourdeur du sermon.

Ses discours, empreints d'un optimisme communicatif et réconfortant lui attiraient de nombreux auditeurs avides de boire à cette source de vie pour renouveler les forces de leur âme.

Quoiqu'il connût fort bien l'italien et le portugais, il s'exprimait le plus souvent en français, avec beaucoup de correction.

Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie ; son éloquence étonne, entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. ⁽¹⁾

En somme dans cette nature complexe, aux manifestations souvent contradictoires, en dehors de quelques poussées de vulgarité qu'il a gardées de son origine et une espèce de charlatanisme, surajouté plutôt pour les besoins de la cause, à de réels pouvoirs de guérisseur, nous trouvons une dignité indéniable souvent compromise par les emportements d'un caractère ombrageux. Sur un fond de générosité, un mélange de forfanterie et de modestie, de défi et de prudence, de simplicité et de cabotinage, tout cela au service d'une ambition follement démesurée.

Mais pour qui voudrait étudier de plus près la psychologie de cet illustre aventurier qui tenait à la fois du philanthrope, du visionnaire, de l'apôtre et du saltimbanque, deux traits demeurent essentiels à retenir,

(1) BORDE, *Lettres sur la Suisse*.

d'une part le fait que Cagliostro était un instable, incapable de se fixer où que ce soit, toujours attiré ailleurs par d'invincibles espoirs, d'autre part son hystérie flagrante avec un élément mythomaniac et une incorrigible mégalomanie. En résumé, il s'agit d'un anormal psychique évident, impossible à considérer par conséquent comme un imposteur banal et sans excuses.

Echos de sa renommée

Mais voyons maintenant sous quel jour le Comte de Cagliostro apparaissait aux yeux des témoins de sa vie et les divers commentaires qu'il suscita chez ses nombreux chroniqueurs.

Voici un tableau tracé par son biographe le plus impartial et le plus scrupuleux, lors de son passage à Rovoredo :

« Dans une pièce haute et spacieuse, des malades de toutes conditions s'empressaient autour d'un homme à la mine imposante. Tous se lamentaient en chœur ; tous lui tendaient les bras. Mais lui, le regard fixe, aussi calme qu'un dieu, les examinait à tour de rôle. Ensuite, contractant les sourcils et les paupières comme pour un effort intense, il redescendait en lui-même ainsi qu'un plongeur au fond des eaux. S'étant recueilli un moment, il sortait de la pièce en compagnie de son domestique, puis rentrait aussitôt avec des pilules, des pastilles, des pots d'onguent, des sachets, des fioles d'élixir qu'il distribuait aux patients. A chacun, il répétait mot pour mot ce qui venait d'être débité au

milieu d'un charivari assourdissant, et chacun s'en retournait chez soi, tranquille, assuré de guérir s'il obéissait aux prescriptions de cet ange tutélaire (1). Quand la vaste galerie retentissait d'actions de grâces, quand ses clients, ses protégés, fous de gratitude et d'amour, se prosternaient à ses pieds, le mystérieux philanthrope ne contenait ses larmes qu'avec peine (2).

Et chaque jour la foule assiégeait la porte de Festus (3), cherchant à voir Cagliostro ; et des villes, des châteaux, de toute la région, on lui amenait des malades en voiture, en chaises, en brancards, à tel point que la place était remplie et que la foule en se pressant, s'écrasait devant la maison.

Et Ernest qui était doyen des médecins dans la ville, voyant le trouble et l'affolement de l'opinion publique, demanda aux magistrats de lui défendre de soigner désormais les malades, faisant valoir cet argument que, d'après la loi, l'exercice de la médecine est interdit à tout homme qui n'a pas été examiné et diplômé par les autorités médicales que l'empereur a établies, choisies pour cela, et que celui qui n'observe pas la loi est l'adversaire de l'empereur et par conséquent coupable. Et les magistrats s'étant réunis, lui interdirent de s'occuper désormais de médecine et le menacèrent. Mais lui, leur résistant, protestait et disait :

(1) PHOTIADÈS, *Les Vies du Comte de Cagliostro*.

(2) *Évangile de Cagliostro*.

(3) Son hôte.

« Je n'ai jamais rien ordonné à aucun malade qu'en présence et avec l'approbation de son médecin. Et ceux à qui j'ai ordonné quelque chose, vous le savez, vont mieux. De plus je n'ai jamais été invité, ni n'invite personne à venir me trouver, mais quand il vient à moi spontanément des gens, pourquoi ne leur répondrais-je pas ? Et tous me sont aussi témoins que jusqu'à ce jour, je n'ai rien sollicité de personne et rien accepté du plus petit jusqu'au plus grand, mais qu'au contraire je suis venu en aide aux pauvres, leur fournissant ce qui était utile au traitement de leurs maux. Et la voix du peuple s'élevait pour lui et grondait dans l'assemblée. Les magistrats, entendant cela, estimèrent bon de lui faire grâce et le laissèrent soigner les malades. » ⁽¹⁾

Il arriva que comme on lui amena des malades même d'un hôpital, il ne voulut pas les recevoir, disant : « Je sais que quelle que soit la prescription que je leur fasse, ils ne l'exécuteront pas et rejeteront mes paroles. Car ceux qui ont pouvoir sur eux ne les laissent pas libres. Répondez-leur qu'ils ont leurs médecins et leurs chirurgiens ; qu'ils les consultent » ⁽²⁾.

Cagliostro professait que notre connaissance du monde est une connaissance relative, très erronée, nos sens ne nous donnant des phénomènes que des notions subjectives toutes conventionnelles ; que de plus ces

(1) *Evangile de Cagliostro.*

(2) *Le Maître Inconnu.*

notions sont incomplètes parce que nos perceptions sont limitées à ce que nous révèlent le toucher, l'ouïe, la vue et l'odorat. Or il est d'autres sens, encore embryonnaires qui, développés dans des conditions exceptionnelles, peuvent nous mettre en rapport avec une série de forces inconnues, nous ouvrir un monde de phénomènes inaperçus de la plupart des êtres et reculer ainsi les limites du connaissable ⁽¹⁾.

Voici comment ont été interprétés ses dons de divination :

S'il devinait les maladies les plus secrètes, les peines morales cachées ; s'il annonçait les événements à cent lieues de distance, au moment où ils se produisaient ; s'il pût prévoir des années d'avance la carrière d'un homme ou le destin d'une société, ce fut parce que ces faits n'étaient pas isolés pour lui et que leur réalisation se présentait comme la conséquence nécessaire d'états présents dont son esprit embrassait les multiples rapports.

En arrivant à la précision dans cet ordre de faits, Cagliostro démontrait à la foi le non-sens du mot hasard, l'enchaînement logique et parfait des phénomènes en apparence les moins déterminés et la possibilité d'un savoir dont nos connaissances techniques et nos méthodes scientifiques ne sont que des ébauches ⁽²⁾. On ne peut pas donner une explication plus

(1) *Le Maître Inconnu*.

(2) *Ibid.*

rationnelle du phénomène de voyance qui se trouve ramené ainsi à une forme d'intuition aiguë et prompte aux déductions.

Les enthousiasmes qu'il suscita furent si vifs que les dons et les pouvoirs les plus invraisemblables lui furent imputés ; et lui, tout en modérant le fanatisme de ses admirateurs, refusait de les détromper complètement et celà bien plus par sagesse que par amour-propre car la foule se nourrit du merveilleux et il est inutile toujours et dangereux souvent de vouloir lui ôter sa nourriture favorite.

Ajoutons encore, pour bien affirmer son absence de vanité, qu'il ne cachait à personne que le nom de Cagliostro qu'il avait choisi, son titre de comte et le grade de colonel dont il s'affubla en quelques endroits, n'étaient que des désignations fictives, des attributs conventionnels dont il n'avait jamais pensé à s'enorgueillir.

Comme il le montra maintes fois d'une façon indiscutable, jamais, dans aucune de ses pratiques, il n'avait été poussé par l'esprit de lucre.

Imbu de mysticisme, se croyant chargé d'une mission sacrée, il visait bien plus haut qu'aux fonctions toujours relativement modestes de guérisseur. Servir la Haute Science, l'imposer victorieusement, puis la transmettre à ses héritiers, voilà son ambition dominante. Faire triompher partout son Rite Egyptien qui seul avait assez de force pour garantir la liberté et la

dignité de la Maçonnerie, voilà quelle était sa vraie voie.

Son portrait se vendait chez tous les marchands d'estampes avec des légendes flatteuses comme celles-ci :

Voilà l'homme étonnant dont le talent sublime
De la mort chaque jour trompe l'avidité
Et qu'aucun intérêt n'anime
Que celui de l'humanité.

ou

De l'ami des humains reconnaissez les traits
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits,
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence,
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

Possesseur de quelques secrets d'alchimie et de médecine, détenteur d'anciens rites égyptiens, Cagliostro était à la fois thérapeute et fondateur d'un « institut de beauté » pour dames âgées, mais le plus clair de ses talents fut un incontestable don de persuader, auquel on ne résistait pas facilement.

Il enjôla Madame de Boulainvilliers en l'assurant de sa guérison ; elle était en effet si malade à ce moment qu'elle mourait quelque mois après. ⁽¹⁾

Il exigeait de la retenue des personnes qui se mettaient entre ses mains. On en était toujours content

(1) E. de Clermont-Tonnerre.

quand on l'écoutait ; il avait une éloquence facile, aisée ; il était même difficile de parler avec plus d'agrément. C'est un avantage que la qualité de médecin interdit ordinairement ⁽¹⁾.

Son activité était extraordinaire ; il sortait le matin, visitait des malades, rentrait pour en recevoir d'autres, recevait des visites puis causait avec des intimes. Il se retirait à 9 heures dans sa chambre ou dans son laboratoire et continuait à travailler fort avant dans la nuit ⁽²⁾.

Quant aux malades, aux malheureux qui venaient épancher dans son sein leurs douleurs, l'assaillir sans fin de leurs sollicitations, ils trouvaient en lui une patience à toute épreuve, des secours miraculeux, et leur voix était unanime à proclamer sa puissance et surtout sa bonté ⁽³⁾.

Il allait partout où la souffrance l'appelait, que la maladie fut légère ou grave, le malade riche ou pauvre, il ne s'en souciait guère et ne changeait pas pour cela de costume ou de manière d'agir ⁽⁴⁾.

« Je trouvais en lui non seulement un médecin entendu mais un philosophe observateur, un vrai connaisseur d'hommes, un fin physionomiste » ⁽⁵⁾.

Comme on le voit, les témoignages ne manquent pas

(1) E. de Clermont-Tonnerre.

(2) Marc HAVEN, *Le Maître Inconnu*.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) *Lettre de Blinki*, in FUNCK.

et leur concordance en atteste la valeur. En voici encore d'autres :

« On ne sait d'où il est, ce qu'il est et où il va. Aimé, chéri, respecté, passant sa vie à voir des malades, surtout des pauvres, les aidant de ses remèdes qu'il distribue gratis et de sa bourse pour avoir des bouillons ; mangeant fort peu, ne se couchant jamais et ne dormant guère que 2 ou 3 heures dans un fauteuil. On ne sait d'où il tire ses revenus ni qui lui fournit l'argent... Je ne vous dirai rien de ses cures merveilleuses. Vous saurez seulement que sur plus de quinze mille malades qu'il a traités, ses ennemis les plus forcenés ne lui reprochent que 3 morts... » ⁽¹⁾.

La question de savoir d'où lui venait l'argent qu'il dépensait et distribuait avec tant de munificence, a beaucoup préoccupé ses historiens. Voici, sous toutes réserves, la source qui fut indiquée comme la plus possible :

Dans ses courses à travers les villes de toute l'Europe, il avait trouvé 180.000 adeptes à la Franc-Maçonnerie égyptienne dont il était le Grand-Maître, et chacun versait cent francs par an pour la propagande de la caisse ; c'est dans cette caisse que Cagliostro puisait à pleines mains ⁽²⁾.

Sa conversation portait généralement sur les cures étonnantes qu'il avait obtenues par ses méthodes. Il

(1) BORDES, *Lettres sur la Suisse*.

(2) De Clermont-Tonnerre.

comblait d'aise les vieilles gens en leur promettant une vieillesse indéfinie ; il leur garantissait un encens inépuisable pour le culte de Cythère.

Quelques personnes de la société de Monsieur le Cardinal de Rohan ont été à portée de consulter Cagliostro ; elle se sont fort bien trouvées de ses ordonnances et n'ont jamais pu parvenir à lui faire accepter la moindre marque de reconnaissance... On a soupçonné le Comte d'avoir été l'homme de confiance de ce fameux Comte de Saint-Germain qui fit tant parler de lui sous le règne de Madame de Pompadour par ses œuvres merveilleuses que l'histoire rapporte si mal ⁽¹⁾.

Plusieurs étrangers venus se mettre entre ses mains ont été abandonnés par lui au milieu de leur cure ; d'autres ont essuyé un refus tout sec. Extrêmement affable pour les uns, il est dur et brutal pour les autres, selon que les figures lui plaisent ou lui déplaisent, et cela du premier coup d'œil.

Il arriva aussi que des gens hostiles ou simplement sceptiques essayèrent de le faire parler pour le prendre en flagrant délit de mensonge ou de contradiction, mais devant la sagesse de ses paroles ils s'en allaient en convenant que cet homme ne pouvait être surpris. Sa sagesse s'appliquait avec la même aisance à la guérison des malades, à la divination prophétique, à l'évocation des ombres et à la recherche des trésors cachés.

Cette dernière assertion nous donne une idée de la

(1) GRIMM, *Correspondance*.

variété de ses dons et nous aide à comprendre le bouleversement que cet étrange personnage produisit dans l'âme des gens de son époque.

Remarquons à ce propos qu'à un moment où, sous l'influence des Encyclopédistes, les esprits paraissent bien disposés à rejeter toute notion qui ne portait pas la marque de la méthode et de la raison et à répudier toute espèce de mysticisme, il est curieux de constater que d'autre part, par un antagonisme curieux, les doctrines d'occultisme avec Swedenborg et les pratiques de magnétisme avec Mesmer jouissaient de leur côté du succès le plus franc.

Le guérisseur

Mais, après ces interminables citations et d'inévitables considérations, voici que nous touchons au cœur de notre sujet.

Disons tout d'abord que les cures médicales de Cagliostro n'étaient qu'un hors-d'œuvre dans sa carrière de magnétiseur universel ou tout au plus un moyen calculé pour se mettre en crédit parmi la foule.

Vers 1780, Paris appartenait tout entier à Mesmer, aussi lors de son passage à Paris, Cagliostro, peu soucieux de rivaliser avec lui, ne s'aventure-t-il pas sur le terrain médical. Et cependant, quoiqu'il fût sans titre et sans autre mission que celle qu'il s'était donnée, Cagliostro guérissait aussi bien que Mesmer, mais il guérissait sans passes, sans baguette de fer, sans manipulations, sans baquets, et tout simplement en touchant. Cagliostro n'exploitait point ses malades, au contraire. Dans toutes les villes où il devait passer, de confortables cliniques étaient préparées par ses agents et à ses frais ; et là, tous ceux qui venaient lui demander leur guérison, la recevaient de sa main, avec

des secours pour leurs besoins. Cependant les observations médicales de ses nombreux malades, l'importance et la quantité des cures qu'il effectua nous resteront toujours inconnues. Seule sa réputation grandissante témoigne qu'elles furent surprenantes et nombreuses.

On a beaucoup parlé de ses drogues secrètes ; certains prétendant que toutes ces merveilles n'étaient dues qu'à l'emploi de médicaments bien connus d'après les uns, secrets d'après les autres ; d'autres encore déclarent qu'il s'agissait de préparations anodines sans autres vertus que de laisser faire la nature ; (1) d'autres enfin affirment que son élixir était uniquement composé d'or et d'aromates. (2) Bref, les plus contradictoires affirmations. En fait, Cagliostro n'usait pas d'une thérapeutique unique, il variait ses procédés à l'infini, se guidant moins sur la maladie que sur l'état d'âme du malade et de son entourage, envisageant le résultat que son geste allait déterminer. Tantôt, comme l'aurait fait un médecin, il employait des médicaments courants : extraits de saturne, aloès, tisanes rafraîchissantes ; tantôt il heurtait de front les usages et prescrivait sa poudre rose, son Baume ou vin d'Egypte, qui faisaient fureur.

Il est donc évident qu'à côté de procédés plus ou moins charlatanesques tels que un décor plein de

(1) *Lettre de Burkli*, in FUNCK.

(2) MICHAUD, *Biographie*.

solennité, des consultations données en commun, l'uniformité des traitements et une publicité tapageuse, Cagliostro ne négligeait pas les moyens d'ordre plus médical et il utilisait volontiers toute une gamme de médicaments actifs qu'il réunissait en formules dont nous donnons ci-dessous une série d'exemples prises dans les ordonnances exécutées dans la pharmacie Hecht, à Strasbourg, par le Docteur Martius, alors préparateur dans cette maison ⁽¹⁾.

Tisane purgative : R. p. — Herbæ lichorii, Acetosæ; Violarum Agrimonïæ Calcitropiæ; Calcitropiæ; Ononidis ana M^p j.; Radic Cichorii; Acetosæ Fragoræ; Ononidis; Calcitropæ ana 3 j. j.; Flor. Rosarum rubr. 7/3; B. c. c. m. brill. per 1/4 horam in Libris XVI aquæ fontanæ; In colat. refrigeratæ infrinde per 24 horam; Fol. Sennæ electæ 7/3 j. j.; Col. d. in 4 lagenas.

Pommade pour le visage : R. p. — Olei amygdale dulcium 7/3 v. j. j.; Spermat ceti 7/3 j. v. ; CerX albæ 7/3 j. j.; Alumin. camphoræ ana 3 j. j.; M. f. ceratum et in capsul effunde.

Electuaire pectoral : R. p. — Mannæ Calabrin. 7/3 j. j.; Dissolv. in aq. font. 7/3 j. B. adde olei saccharicand. pulv. succ. liquirit. ana 7/3 B. M. f.

Pilules stomachiques : R. p. — Aloès hepaticæ 7/3 j. j.; Diagyridii ; Rad. Mastichi 3 j. j. j.; Trochise;

(1) Cf. D^r MARTIUS, *Erimerungen aus meinem neunzigjährigen Leben*, Leipzig, 1847, in-8°, pp. 74 à 77.

Alkand. ana 3 B. ; Gum ; Mastichi 3 j. j. j. ; Rhabarb. optim ; Myrobalan. citr. ; Chebul ex Ind ; Herb. Mar-rubi albi ; Semina Fœniculi ana 3 j. ; Cinnamoni ; Ma-cis ; Liguis Sautelli Albi ; Flor. Lavendulæ, Hbæ Osa-zii ; Croci orientalis ; Caryophyllor. Nucis Moschat ; Sem. Rut. Siler. mont. ; Herbe Euphrasiæ cuberar ; Mynhæ electæ ana 3 B.

M. f. pulvis et cum mucilagine Trageanth. f. pill. poud. gr. V. Fol. aur. obduc. ⁽¹⁾

Pilules de térébenthine : R. p. — Terebinth venet 7/3 j. ; Saccharum albi 7/3 j. j. ; Cinnamon 3 j. — M. f. eum pulvis rad. Althææ et mucilagine Tragacanthæ pill. poud. V, obduc. Fol. aur. ⁽¹⁾

Poudre purgative : R. p. — Pulv. folior. semi. radic. ; Fallopæ, cremor. tartar ana 7/3 j. j. ; Semin. Anisi ; Fœniculi ana 7/3 B ; Diagrydii sulph. 3 j. j. j. ; M. f. pulv. d. 3 j. pro die.

Oleum sacchari : L'huile de sucre, seule, destinée aux dames comme friandise eupeptique était présentée dans d'élégants flacons. Pour la préparer, on coupait des œufs durs en deux, on enlevait très délicatement le jaune et on remplissait la cavité laissée libre du plus beau sucre candi blanc ; on fermait aussitôt et l'œuf reconstitué était attaché avec du fil. On plaçait l'œuf dans un vase couvert à la cave. Peu à peu le sucre se dissolvait.

(1) Il était d'usage chez les vieux apothicaires italiens d'enrober les pilules d'une feuille d'or ou parfois d'argent.

L'emploi de forces spéciales admises actuellement sous l'étiquette de magnétisme, d'hypnotisme, de psychothérapie, lui était familier, mais il n'y avait que rarement recours. Les cas où il usa uniquement de suggestion sont exceptionnels ⁽¹⁾.

Il tenait son principal pouvoir de la fascination puissante qu'il exerçait sur tout ce qui approchait de lui.

Le Docteur Marc Haven, un de ses historiens qui assurément s'est appliqué le mieux à débrouiller le secret de l'indiscutable influence de Cagliostro conclut après une étude détaillée de ses moyens de traitement.

Derrière tous ces procédés extérieurs, il y avait un complément indispensable, une action aussi complètement inconnue de nos jours que des siens et qui est l'action spirituelle ; le pouvoir qu'il en tirait, lorsqu'il voulait l'appliquer à la médecine des corps, la maladie, fût-elle mortelle, disparaissait avec ou sans extrait de Saturne, avec ou sans gouttes jaunes. Cette puissance était sa propriété exclusive et reste son secret ; nous ne pouvons donc que signaler les cas où sa merveilleuse action thérapeutique se manifesta sans songer à l'analyser.

Voilà qui semble couper court à toutes les tentatives de critique ou d'explication ; plus difficile que ce confrère bienveillant, continuons néanmoins pour notre part à confronter les documents, quitte à répéter sage-

(1) Cf. plus loin la guérison du frère d'un ministre russe.

ment en fin de compte avec le scrupuleux auteur de l'Évangile de Cagliostro :

« Comment juger un être au sujet duquel il n'y a pas deux personnes qui pensent de même. »

Pour le moment, constatons que ses succès médicaux n'échappèrent pas à la critique, et celle-ci fut loin d'être toujours favorable à l'empirique réputé de Strasbourg.

S'occupait-il d'un cas léger? il ne soigne que des bobos, des femmes à vapeur, s'écriait-on, la belle affaire! S'agissait-il de quelque malade incurable abandonné de ses médecins, alors on l'accusait d'ambition démesurée.

D'autres, au contraire, le louaient sans réserves; de la part de ses malades il n'est pas étonnant que miséreux pour la plupart, ils aient été conquis par la double et insolite générosité de leur guérisseur. A l'écouter, ce brave public de malades désespérément attachés à guérir, Cagliostro possédait la véritable chimie et la médecine des Égyptiens ainsi que la fameuse pierre philosophale; pour un peu ils l'eussent cru détenteur de la panacée universelle.

Certains, compétents en médecine, niaient ses guérisons et dénigraient Cagliostro sur ses médicaments, dissuadaient les gens de les prendre en donnant des raisons tirées des règles savantes de leur art. Or lui conseillait à presque tous de prendre une tisane, dont

la formule se trouve dans Hippocrate, car, disait-il, il n'y a pas de boisson plus saine que cette tisane.

D'autres disaient : « Qui est cet homme, d'où vient-il ? On l'ignore. Comment sa renommée s'est-elle répandue dans tout l'univers ? Est-ce que vraiment il donne des preuves en guérissant tous les malades comme il le promet ? Pas du tout. Alors quoi ? Il parcourt le monde, distribue de l'or, dit des choses profondes et obscures. Tout le monde peut ainsi paraître grand : qu'il guérisse publiquement quelqu'un délaissé par les médecins et alors nous croirons en lui. ». Et quelques-uns répondaient : « Il est un fait sûr c'est qu'il a un remède très efficace pour guérir les fièvres périodiques, et que beaucoup ici en ont guéri. »

Les malades qui ne pouvaient venir jusqu'à lui envoyaient leurs médecins entendre les paroles de sa bouche.

Quand la pharmacopée régulière avortait, quand le médecin s'esquivait, pensif, n'osant plus revenir, le Comte de Cagliostro apparaissait au chevet des malades. Le combat recommençait à nouveau, acharné, décisif, et la mort lâchait prise.

En cas d'urgence, il accourait de nuit au chevet des malades ; quand il les interrogeait, sa voix exerçait un singulier prestige.

A Rovereto, un des chirurgiens de la ville l'assistait sans interruption et prenait en note les formules de ses purgatifs. Il y avait aussi d'autres médecins avec lui qui écoutaient ses avis avec confiance.

Un peu trop sûr de lui-même, il lui arrive de promettre la guérison à la légère ; mais d'autre part, cette attitude inspire à ses malades une confiance sans bornes.

Il témoignait de l'estime pour l'école de Salerne dont il préconisait les ordonnances. Les apothicaires avaient peine cependant à les exécuter tellement il y entraît de produits coûteux et exotiques. D'autres étaient extraites d'un vieux bouquin publié à Cologne tpar un adepte du siècle dernier.

Au pasteur Lavater, curieux de le connaître et qui lui envoya naïvement ce billet :

« Sources de vos connaissances ? Acquisies de quelle manière ? En quoi consistent-elles ? »

Il fit cette réponse laconique et cavalière :

« In herbis, in verbis, in lapidibus » (1).

Il raconta un jour comment, chez une dame noble que la crainte de la vieillesse rendait dangereusement folle, il l'avait guérie par imagination en lui donnant une potion qui devait, lui annonçait-il, lui donner l'éternelle jeunesse.

Le plus souvent, très réservé, très simple, il offrait simplement à joindre ses prières à celles du malade, l'engageant à espérer. Il dit un jour franchement à une dame qui le consultait : « Madame, le Comte ne connaît absolument rien à votre mal ; mais il y a un

(1) GAGNIÈRE, *Cagliostro et les Francs-Maçons*. Art. in *Nouvelle Revue*, p. 36.

Dieu dans le ciel qui, de l'herbe la plus insignifiante, peut tirer un suc qui vous rendra la santé ; le Comte de Cagliostro se prosternera devant lui pour le solliciter. » D'autres fois il parlait avec une autorité toute différente, promettant formellement la guérison, et dans un délai qu'il n'hésitait pas à fixer.

Pour la transcription de ses ordonnances, Cagliostro se contentait de frapper familièrement sur l'épaule d'un de ses nombreux amis qui l'entouraient et qui, malgré leur rang élevé, ne dédaignaient pas de jouer le rôle de secrétaire.

Cagliostro arrivait partout précédé d'une renommée si étonnante qu'il trouvait en s'installant un terrain tout préparé et une atmosphère bien propice aux phénomènes de psychologie collective que nul mieux que lui ne savait provoquer et à qui il devait la plus grande part de ses réussites. Le milieu une fois épuisé, il pliait bagages et reprenait sa vie errante, nomade par nécessité et subissant en cela le sort inévitable de la plupart des guérisseurs.

Ses cures

Mais, donnons lecture des relations qui ont été faites de ses plus belles réussites d'empirique.

C'est à Saint-Pétersbourg que se révéla pour la première fois son étonnante aptitude à la guérison des malades.

L'enfant d'un grand seigneur était dangereusement malade. Il avait à peine un an ; les médecins déclaraient qu'ils n'avaient plus d'espoir de le sauver. Cagliostro, appelé, examina le malade et promit hardiment de le rendre à la santé, à la condition que cet enfant, presque moribond, soit transporté chez lui. Au bout de huit jours, Cagliostro vint déclarer à la famille que l'enfant allait mieux, mais il continua à interdire toute visite. Au bout de quinze jours, le père, admis à voir son enfant, le trouva si amélioré qu'il offrit à Cagliostro une somme considérable ; celui-ci refusa, déclarant qu'il n'agissait que dans un but d'humanité.

A la suite de ce succès, des malades illustres se présentèrent chez lui ; il les congédia avec une rare politesse en déclarant qu'ils avaient à Saint-Péters-

bourg les plus habiles praticiens à leurs ordres, et qu'il se garderait bien de traiter les clients de maîtres dont il était le plus humble des confrères. Mais si des malades de la classe pauvre venaient réclamer son ministère, il leur prodiguait ses soins de bonne grâce.

Cagliostro apparaissait dès lors aux yeux du monde comme un personnage étourdissant ; le médecin avait réhabilité le charlatan, le bienfaiteur avait racheté l'aventurier ⁽¹⁾.

Puis vient une autre guérison qui ne fit pas moins de bruit et qui est un cas typique de suggestion. « Dans la ville de Saint-Pétersbourg, un des ministres de la reine des Russes avait un frère qui avait perdu la raison et se croyait plus grand que Dieu. Et personne ne pouvait résister à la violence de sa fureur, et il criait à haute voix, menaçant tout le monde et blasphémant le nom du Seigneur. Quand j'entrai près de lui (c'est Cagliostro qui raconte le fait), il se mit aussitôt en fureur et, me regardant avec férocité, et se tordant les bras, car il était attaché avec des chaînes, il semblait vouloir se jeter sur moi. Et il hurlait : « Qu'on précipite dans le plus profond abîme celui « qui ose ainsi paraître en présence du grand Dieu, « de celui qui domine tous les Dieux et les chasse « loin de sa face. » Mais moi, chassant toute émotion, je m'approchai avec confiance et je lui dis :

(1) J. DE SAINT-FÉLIX, *Aventures de Cagliostro*.

« Te tairas-tu, esprit menteur? Est-ce que tu ne me
« reconnais pas, moi qui suis Dieu par-dessus tous
« les Dieux, qui m'appelle Mars, et vois ce bras en
« qui est toute la force pour agir du sommet des
« cieux aux profondeurs de la terre? Je venais à toi
« pour te prendre en pitié et te faire du bien : et voilà
« comme tu me reçois, sans considérer que j'ai le
« pouvoir de réparer mais aussi celui de réduire à
« néant. » Et aussitôt je lui donnai un tel soufflet
qu'il tomba par terre à la renverse. Lorsque ses gardiens l'eurent relevé et qu'il fut un peu adouci, j'ordonnai qu'on m'apportât un repas et je me mis à dîner, lui interdisant de manger avec moi. Et lorsque je vis qu'il s'était humilié, je lui dis : « Tout salut est
« dans l'humilité, être dépourvu de toute force devant
« moi ; approche-toi et mange. » Et après qu'il eut un peu mangé, nous montâmes tous deux en voiture et nous allâmes hors de la ville, sur le bord de la Néva, où les gardiens avaient préparé par mon ordre une barque. Quand nous fûmes montés, on rama et la barque commença à avancer. Alors, voulant le jeter dans le fleuve pour que la brusque terreur amenât la guérison, je le saisis tout à coup, mais lui, m'entourant brusquement à son tour de ses bras, nous tombâmes tous deux dans l'eau ; après une lutte qui ne fut pas courte, j'arrivai adroitement à me dégager et je sortis de l'eau en nageant ; lui, retiré par les gardiens avertis de cette comédie, fut placé dans une

chaise à porteurs. Et quand nous fûmes de retour et changés, il me dit : « En vérité, j'ai reconnu que tu « es Mars et qu'il n' y a pas de force égale à la « tienne, et je te serai soumis en toutes choses. » Je lui répondis : « Ni toi tu n'es un rival pour l'Eternel, « ni moi je suis Mars, mais je suis un homme comme « toi. Tu as le démon de l'orgueil et cela te rend « fou ; mois je suis venu t'arracher à cet esprit du « mal, et si tu veux m'être soumis en toutes choses, « tu agiras comme le commun des mortels. » Et de jour il commença à se laisser soigner, et ainsi revint à lui celui dont la raison se perdait en idées délirantes. » (1).

C'est alors que le corps médical parut s'alarmer, et l'on raconte l'histoire suivante : Un jour, à Saint-Pétersbourg, le Docteur Roggerson, un médecin de Catherine II, vint insulter et provoquer Cagliostro chez lui ; celui-ci lui répondit : « Si vous venez me provoquer en tant de Cagliostro, j'appelle mes serviteurs et ils vont vous jeter par la fenêtre ; je vous donnerai satisfaction en médecin. » Effrayé, il répondit : « C'est le médecin que je provoque. » Alors, Cagliostro lui dit : « Eh bien, prenons les armes des médecins. Vous allez avaler deux pilules d'arsenic que je vous donnerai, et moi j'avalerais le poison que vous me donnerez, quel qu'il soit. Celui d'entre nous qui

(1) *Evangile de Cagliostro.*

mourra, sera considéré par les hommes comme un porc. » (1).

Mais poursuivons plutôt le récit de ses œuvres ; c'est à Strasbourg surtout qu'elles furent nombreuses et nous allons en citer toute une série.

Un malheureux jeune homme succombait à la gangrène et les médecins s'attendaient à le voir expirer dans les quarante-huit heures ; quelques gouttes d'une liqueur inconnue qu'il administra au moribond provoquèrent une transpiration abondante. Il lui fit boire le lait d'une chèvre dont le fourrage avait subi une préparation spéciale ; et la tête se dégagea la première ; puis l'aspect de la jambe enflée et paralysée devint un peu moins cadavérique ; les plaies se cicatrisèrent et finalement, à la stupeur générale, le malade en fut quitte pour un ou deux orteils qu'il fallut bien sacrifier.

Le chevalier de Langlais, capitaine de dragons, se sentait dépérir à la fleur de son âge. Un germe imperceptible aux yeux des médecins, l'entraînait mystérieusement vers la tombe. Les seuls symptômes apparents étaient un retour périodique de dégoût avec des alternatives de fièvre, d'insomnie et de crampes à l'estomac ; une effervescence sur laquelle aucun sédatif n'avait de prise, un trouble si absolu des facultés mentales que le malade lui-même doutait de son

(1) Marc HAVEN, *Le Maître Inconnu*.

bons sens, et que, glissant d'heure en heure à une dégradation plus profonde, il aurait fini par se livrer, sur sa propre personne, à des extrémités regrettables, quand il fut adressé à Cagliostro. En trois mois, les idées noires se dissipèrent, l'équilibre se rétablit, et le malade remerciait son sauveur.

Un vieillard atteint de lithiase rénale, accompagné de son médecin, vint se jeter aux pieds de Cagliostro : « Seigneur comte, criait-il, secourez-moi s'il est possible ! » « Eh quoi, à votre âge, répondit le thaumaturge, en proie à un mal invétéré, vous espérez encore guérir ? N'importe, venez demain, je vous aurai préparé un médicament. » Au bout de quelques jours, par l'effet du remède prescrit, le vieillard élimina en abondance un liquide presque purulent, ce qui lui valut un soulagement immédiat. Les médecins tombent de leur haut...

Vers le même temps, on lui amena, des environs, une femme qui souffrait d'un cancer au sein ; il commença par la présenter aux médecins les plus fameux qui, après un examen méticuleux, déclarèrent cette femme perdue, à moins d'une opération chirurgicale. Alors le comte murmura doucement : « Mon rôle n'est pas de retrancher et je n'entreprends pas de mutiler mon prochain avec l'acier. » Ayant préparé un emplâtre, il enjoignit à la malade de se l'attacher promptement avec une seinette. Le lendemain, elle était confiante, joyeuse, et ne se plaignait de rien.

Doué d'un aplomb extraordinaire, Cagliostro ne se laissait pas embarrasser par un échec : Une vieille demoiselle, sourde depuis l'âge de sept ans, prétendait avoir recouvré l'ouïe, grâce à Cagliostro. Or, comme on s'étonnait qu'elle persistât à répondre invariablement : « Plaît-il ? Comment, monsieur ? Je ne vous entends pas, etc... » Cagliostro, haussant les épaules, déclarait qu'il était plus facile de guérir une maladie qu'une habitude invétérée datant de l'enfance.

Par contre, il n'y avait qu'une voix pour célébrer l'inconcevable métamorphose qui s'opérait à vue d'œil chez Mme Gertrude Sarrasin. Après avoir joui longtemps d'une santé parfaite, cette dame dépérit, ses joues se plombèrent ; les gens de l'art n'y comprenaient rien ; ils parlaient de goutte ou de fièvre bilieuse avec un embarras visible. Quand les convulsions se déclaraient, huit personnes robustes ne suffisaient pas à maintenir ce pauvre corps sur son grabat. Elle aspirait à la mort ainsi qu'à une libération. Après une accalmie trompeuse, une douleur aiguë comme un glaive perfora le côté droit ; Gertrude Sarrasin se plaignait d'avoir à la bouche une amertume écœurante. Cagliostro, malgré les chances de succès minimales, n'hésita pas à entreprendre cette cure. Les attaques recommencèrent dès le lendemain avec une violence diabolique. Le comte réussit à les maîtriser par des moyens très simples ; la fréquence et l'inten-

sité des convulsions allèrent en décroissant. Cette pauvre insomniause qui, aux époques les plus favorables, se nourrissait avec dégoût, tremblait de froid, et trébuchait en s'accrochant aux meubles de sa chambre, dormait à présent sept à huit heures tout d'une suite, se promenait sans effort, et réclamait ses repas avec impatience... Non content de ressusciter Gertrude, le sublime Esculape guérissait encore Jacques Sarrasin d'une fièvre que celui-ci avait contractée au chevet de sa femme ; puis Félix, leur fils aîné, d'une maladie goutteuse des nerfs... A la suite de ces succès, Jacques Sarrasin fit insérer dans le *Journal de Paris* une lettre retentissante exaltant les vertus médicales et humaines de Cagliostro.

Déconcertés par les résultats merveilleux de ses méthodes, les médecins épiaient le Comte dans l'espoir de surprendre ses secrets. Quant à lui, il se comportait à leur égard avec une courtoisie parfaite, attentif à ne point empiéter sur leurs attributions. Et pourtant certains auteurs prétendent que Cagliostro méprisait tellement la science officielle que ses malades le suppliaient en vain d'entrer en consultation avec les meilleurs praticiens ; le thaumaturge s'y refusait. « Il affuble ses confrères de sobriquets empruntés au règne animal. » Qu'importe si les médecins l'accusaient d'ignorer les premiers éléments de leur art ? Aucun témoin de bonne foi ne lui déniait un savoir original et profond.

Il ne se rendait qu'exceptionnellement chez les malades et qu'à condition qu'ils soient dans l'impossibilité absolue de se déplacer.

On a conservé dans les manuscrits de la bibliothèque de Lille la relation, écrite par Cagliostro lui-même, d'une de ces cures ; je transcris littéralement :

« Il y a environ quinze mois que Madame la marquise de Cucé s'aperçut que son ventre avoit beaucoup grossie et qu'il avoit des grosseurs durs ; elle vit différents médecins, les uns dirent que c'étoit squir, les autres obstruction que les uns crurent que c'étoit dans le mesenter, d'autres dans l'épiploon et enfin d'autres dans la rate et dans différents endroits avec un épanchement dean, mais pas général dans les cavités, on lui avoit fait prendre des fondants très violent qui l'ont fondue et fort affoiblie, sans diminuer le volume du ventre ny les grosseurs ; elle vit par la suite un médecin fort sage qui désapprouva très fort les traitements qu'on lui avoit faits, et conseilla de les cesser jusqu'à ce que les forces fussent rétablies, et pour cette effet de se bien nourrir d'aliments très restaurant lequel fait depuis environ trois mois. Ce dont elle se trouve bien ; n'ayant presque plus de souffrances, les évacuations beaucoup plus naturelles et plus considérables. L'appétit très bon et parfois du sommeil ; malgré cela les forces ne se rétablissent point et il n'y a point de diminution dans le volume du ventre ou du moins très peu. » (1)

(1) Bibliothèque de Lille, Manuscrits 856, note inédite.

A certains malades qui gémissaient de ne ressentir aucune amélioration, il répliquait : « Qu'y puis-je, mes bons amis ? Le médicament qu'il vous faudrait est à l'autre bout du monde, irons-nous le chercher sur les ailes du vent ? ⁽¹⁾ » On en était ainsi venu à attendre de lui l'impossible et à se fâcher qu'il ne pût le réaliser.

Un certain Giuseppe était la proie de fièvres et de vertiges inexplicables qui semblaient devoir le conduire au tombeau. Quand Cagliostro l'eut examiné, il lui déclara qu'il avait tout bonnement besoin d'un vermifuge.

Un soldat de la garde, les cuisses enflées et en proie à des douleurs articulaires se tordait sur son grabat depuis cinq mois. Cagliostro se rendit auprès de lui et peu à peu il entra en convalescence à l'émerveillement général. Il languissait depuis tant de mois qu'il paraissait devoir succomber à cette peste apportée du bout du monde par l'intempérance pour punir l'œuvre de chair.

Ces succès éclatants attirèrent à Cagliostro de nombreux imitateurs, aussi, désireux de les évincer, celui-ci réserva le monopole de ses remèdes à la pharmacie Hecht de Strasbourg, seule autorisée désormais à fournir aux acheteurs les remèdes les plus courants. Quant à son vin d'Égypte, ses gouttes jaunes ou blanches, ses

(1) *Évangile de Cagliostro.*

spécifiques contre l'épilepsie, la surdité et la gravelle, Cagliostro les faisait préparer sous ses yeux.

Débordé de malades, Cagliostro s'était avisé d'envoyer son commis visiter à domicile les patients incapables de venir à l'audience ; celui-ci en rendait compte au Maître ensuite, à sa manière, après quoi celui-ci lui remettait les drogues et les prescriptions écrites pour les distribuer aux malades. Inutile de dire que ce procédé singulier fut nettement désapprouvé.

Quand il avait besoin de s'absenter pour quelques jours de Strasbourg, il se faisait envoyer par un de ses secrétaires bénévoles, un bulletin de santé de ses principaux malades en traitement dans un bâtiment spécialement loué et aménagé pour eux. Voici un de ces bulletins : Madame Chambine va bien et n'a rien eu depuis son départ. La petite Glozel a eu cette nuit un peu d'accès, pas fort. La chanoisseuse a eu hier un fort accès, elle a été bien l'après-midi. Boucard n'a eu que de légers ressentiments à sa tête et n'a pas eu besoin d'être seringué. Sa femme est bien. Mademoiselle Vanderhock a eu hier au soir un fort accès, elle continue ce qui lui a été prescrit. Voilà tout le détail des malades.

Cagliostro allait jusqu'à donner des consultations par correspondance et toujours avec le même succès. Mademoiselle W. inspirait à son entourage de cruelles inquiétudes. Le manque d'appétit et de sommeil, les défaillances s'étaient aggravés chez elle de migraines

atroces, d'une toux sèche et sibilante. Des ulcères lui tapissaient la bouche, la langue, le gosier et jusqu'à l'intérieur de l'estomac, au point que l'on signalait des pellicules dans les glaires qu'elle rejetait. Tous les soirs, de dix heures à minuit, malgré une soif ardente et des redoublements de quinte, le spasme qui lui tordait la gorge l'empêchait d'avaler la moindre goutte d'eau. Ses mâchoires s'agitaient convulsivement ; Cagliostro s'en fût l'examiner à Bâle ; ses prescriptions réussirent si bien que la malade guérit complètement en quelques mois.

La Faculté de Strasbourg ne pouvait plus feindre plus longtemps d'ignorer l'existence de ce guérisseur dont la réputation scandaleuse s'étendait chaque jour davantage et son irritation éclata à propos d'un incident retentissant que nous allons rapporter M. Ostertag, docteur en médecine et accoucheur juré fut appelé le 23 mai 1781, auprès d'une femme à terme, épouse d'un pauvre maçon. Dans un mémoire qu'il publia plus tard, voici ce qui se serait passé : Etat de la malade : facies péritonéal, état infectieux, crises éclamptiques, utérus renversé à droite, col très haut, appliqué à gauche, entr'ouvert mais non dilaté, syncopes fréquentes, travail suspendu, enfant sans doute mort. Ostertag prescrit un demi scrupule de nitre dans du bouillon de veau et décidé à temporiser il demande à la sage-femme de l'appeler en cas d'alerte. Pendant quatre jours, il revient ainsi chaque matin, la malade

souffrant toujours, mais ne semblant pas empirer. Le 5^e jour, appelé parce que la malade a eu une syncope il arrive et aperçoit Cagliostro au chevet de sa cliente. C'était M. Zaegelim, curé de Saint-Pierre-le-Vieux qui avait pris sur lui de l'amener. A la mine furibonde que fit aussitôt l'accoucheur, on s'écria que le Comte n'avait même pas effleuré la malade, qu'il ne lui avait rien donné et qu'il s'était borné à lui remettre un écu de six francs. Protestations inutiles : M. Ostertag, pâle de rage, se jeta sur son chapeau et partit en déclarant que la malade était perdue... Cagliostro, demeuré seul, administra le jour même à la malade une certaine poudre rouge délayée dans du vin. A 8 heures du soir elle eût faim et on lui donna un doigt de vin avec du pain légèrement trempé de café. A 10 heures la poche d'eau se rompt et en une demi-heure, l'accouchement s'opère, la délivrance spontanée, a lieu rapidement. L'accouchée put se lever dès l'après-midi du lendemain grâce à une cuiller d'eau où le Comte avait mis quelques gouttes de son baume.

Cette affaire déchaîna une querelle épouvantable.

Aux attermolements de l'accoucheur-juré, à son impéritie, à son inaction désastreuse, on opposait les initiatives hardies et salutaires du guérisseur. Grâce à ses hautes protections, non seulement Cagliostro ne fût pas inquiété mais il obtint que le prêteur royal, au nom des magistrats de Strasbourg, condamna publi-

quement le mémoire de l'accoucheur-juré Ostertag dont voici un passage :

« Messesseurs les quinze qui avez confié aux deux accoucheurs les places délicates et pénibles qu'ils ont l'honneur d'occuper, empêchez que, pour prix de leurs travaux non interrompus, ils ne soient dorénavant exposés à des injures publiques. Prévenez, Messesseurs, les suites funestes auxquelles sont exposées les femmes en travail par l'administration de prétendus spécifiques pour les faire accoucher... A Dieu ne plaise que je veuille d'ailleurs m'ériger en censeur des connaissances physiques et médicales de M. le Comte ! Je proteste formellement que provoqué sans raisons, je n'écris que pour la conservation des mères et des enfants, pour vous rendre compte, Messesseurs, de ma conduite, et pour éclairer le public dont on a surpris la religion. »

Malgré tout, paralysé par un réseau d'intrigues, sentant que ses bienfaits ne lui vaudraient jamais que des chicanes, fatigué des outrages subis, Cagliostro quitta Strasbourg avec la ferme intention de laisser désormais la médecine aux médecins. Mais il comptait sans les exigences d'un public enflammé par sa renommée ; c'est ainsi qu'à Bordeaux, la ruée des infirmes et des pauvres fût immense. En un hôtel spacieux, offert par ses admirateurs, il tenait le matin des audiences publiques ; le lundi et mercredi pour les gens aisés, le samedi pour les pauvres. L'après-midi se

passait à visiter chez eux les malades non transportables.

Des guérisons subites de maladies jugées mortelles et incurables, opérées en Suisse et à Strasbourg, avaient porté le nom de Cagliostro de bouche et bouche ⁽¹⁾ ; il eût ainsi le grand honneur d'être appelé par le cardinal de Rohan auprès du Prince de Soubise. Il avait une scarlatine violente avec menace de gangrène à la jambe ; Cagliostro demanda à ce qu'on le laissât seul avec le malade. Il sortit au bout d'une heure de la chambre de ce dernier, puis il revint dans l'après-midi avec une petite fiole dont il donna dix gouttes au malade. « Demain, dit-il, nous lui donnerons cinq gouttes et après-demain deux gouttes, et il se lèvera dans la soirée. Or l'événement justifia la prédiction ⁽²⁾.

La Faculté de Paris qui avait épuisé son ardeur militante dans sa lutte contre Mesmer, assistait muette et impassible à cet insolent triomphe de la médecine illégale. Interrogée sur la cure qui faisait tant de bruit elle ne répondit rien sinon que le Prince de Soubise devait guérir ⁽³⁾.

Les derniers exploits thérapeutiques de Cagliostro se situent vers 1788, à Trente où, continuant à se vouer aux malades il guérit la femme d'un apothicaire de Péri d'un ulcère cancéreux au sein droit que les chi-

(1) GEORGEL, *Mémoires*, p. 46.

(2) FIGUIER, *Histoire du Merveilleux*.

(3) *Ibid.*

rurgiens estimaient incurable. Puis il délivre un jeune enfant d'un spina ventosa ⁽¹⁾.

A un jeune enfant qui tombait souvent, se frappait et écumait dans ses crises il ordonna de prendre de l'émétique ; il prescrivit le même traitement à d'autres femmes qui présentaient des signes d'hystérie.

Une dame noble, qui était sourde, le pria de lui rendre l'ouïe. Et Cagliostro lui dit : « Promets-moi si tu vas mieux de faire publier dans les journaux comment je t'ai guérie ; si au contraire ton infirmité ne te quitte pas, fais de même connaître à tous les vivants que je suis un charlatan. »

Quelques médecins avides de s'instruire invitaient respectueusement l'empirique à opérer sur leur personne. Ainsi un médecin sourd le pria de lui rendre l'ouïe, Cagliostro, après lui avoir administré une potion énergique, souffla dans ses oreilles avec force et lui donna l'espérance d'une guérison prochaine.

(1) DE PORTIGLIONE, Trente, Bibliothèque communale.

Commentaires

Les rares médecins de son entourage eussent aimé qu'il s'expliquât sur sa doctrine et ses méthodes. Par malheur ses enseignements en matière médicale se réduisaient à quelques axiomes sommaires que l'on comprenait à peine. Il professait notamment que toute maladie dérive de l'épaississement de la lymphe ou de la corruption des humeurs. Or comme il n'admettait aucune autre cause les médecins qui l'aimaient le plus avouaient seulement ne pas comprendre.

Beaucoup dénonçaient avec indignation la profonde ignorance de Cagliostro, ils blâmaient particulièrement l'abus déplorable qu'il faisait de l'extrait de Saturne, le sel de plomb, déclaraient-ils, sans doute très salutaire pour les plaies et dans les cas d'extrême urgence, risquait, à doses massives, de provoquer une rigidité fort dangereuse ainsi que l'horrible colique de Poitou.

Pour les sceptiques, l'art de Cagliostro, comme celui de tous les guérisseurs, anciens et modernes, se limitait exclusivement au traitement des affections nerveuses. La diète, certains remèdes héroïques, une foi aveugle dans les pouvoirs miraculeux du maître, l'ap-

pareil mystérieusement solennel dont il savait s'entourer, déterminaient seuls, à les en croire, ces revirements extraordinaires.

Ses nombreux visiteurs reconnaissaient en lui un praticien habile et bien mieux encore : un philosophe sagace, un profond observateur des hommes, un physiionomiste infailible qui remontait des effets aux causes invisibles. Il discernait à travers la maladie le fond même d'un caractère et ses principaux linéaments, ce qui lui permettait de suggérer des règles de conduite aussi judicieuse que ses drogues et ses régimes.

Il disait à ses amis : « Si quelqu'un a eu la syphilis et n'est pas bien guéri, je la ramène à l'état aigu sans pour cela la lui faire reprendre par un nouveau contact, et ensuite rapidement je la guéris radicalement ⁽¹⁾. Donc allez et amusez-vous, si vous n'avez peur que pour vos corps. Et tandis que les autres médecins soignent la syphilis par le mercure, moi je ne veux pas traiter un poison par un autre poison de peur qu'en chassant la première maladie, le traitement n'en détermine avec le temps une autre plus grave que la première. Or, ceux qui avaient analysé et essayé ses onguents affirment qu'il mentait et que dans tous il entraient du mercure. Il se vantait aussi qu'il ne pouvait se faire dans la vessie de calcul si gros et si dur qu'il

(1) A cette époque, syphilis et blennorrhagie étaient confondues, et on peut remarquer là, qu'il y a une méthode connue du traitement de la blennorrhagie chronique.

ne puisse le faire dissoudre dans l'urine par ses remèdes.

Ses défenseurs arguaient du fait qu'il ne recevait pas d'honoraires. A quoi ses adversaires répondaient : « Soit, nous vous l'accordons, ce rusé renard n'accepte pas d'honoraires, mais c'est qu'il aime mieux dévaliser de temps à autre une dupe opulente. Partout où il passe, il séjourne aussi longtemps que l'opinion le tolère. Puis, quand ses victimes commencent à découvrir l'inanité de ses promesses, quand elles se révoltent, il décampe à la hâte et se transporte de ville en ville, tellement que ses supercheries n'ont point de fin ⁽¹⁾.

Un critique du milieu du 18^e siècle semble n'avoir voulu considérer en lui que le pouvoir magnétique et il écrit : « Il guérit les malades par l'imposition des mains comme un apôtre, ou par un simple attouchement comme l'exorciste Gassner. Il sait, par une suggestion toute mentale, communiquer une pensée, un désir, un ordre et procurer une vision, aussi bien et mieux que Puységur ne le fait à ses somnambules magnétiques et avec cette différence bien frappante qu'il opère sur des sujets tout éveillés... Sans doute, la supercherie vient souvent en aide chez Cagliostro aux procédés de fascination qu'il savait si bien dissimuler... Comme nous ne pouvons admettre l'art dia-

(1) *Evangile de Cagliostro*.

bolique, il nous reste à supposer que Cagliostro possédait à un suprême degré le pouvoir de produire dans ses sujets ces perceptions illusoires qui rentrent dans le phénomène connu sous le nom d'hallucination ⁽¹⁾... « Il n'y a rien de merveilleux dans l'état produit par l'hypnotisme et appelé état biologique. Ce n'est pas autre chose que l'état de passivité ou d'enthousiasme dans lequel nos facultés, soustraites à l'empire de la volonté, subissent une domination étrangère, obéissent avec suggestions, et reçoivent une série d'impressions dépourvues de toute réalité objective. C'est, en d'autres termes, un état hallucinatoire » ⁽²⁾.

En réalité, ces merveilleuses guérisons, ces résurrections miraculeuses, si on examine leur récit avec attention et bon sens, il n'en demeure plus grand' chose ; tout ce qu'elles paraissent contenir de prodigieux et même d'étonnant s'évanouit rapidement et nous nous trouvons en définitive devant une série d'améliorations assez banales, car les cas qui avaient été annoncés comme guéris donnèrent lieu par la suite à de vigoureux démentis ; bien de ces soi-disant guéris rechutant rapidement, certains même ne tardant pas à mourir. D'autre part, dans bon nombre d'affections soumises au traitement de Cagliostro, l'élément névropathique tenait une place prépondérante et, parmi sa clientèle, les pithiatiques foisonnaient.

(1) FIGUIER.

(2) A. DELONDRE, *Revue Contemporaine* du 30 juin 1857.

Servi par une impudence inouïe et un incomparable pouvoir de persuasion, Cagliostro semble avoir bénéficié surtout de sa réputation d'enchanteur, en rapport permanent et direct avec les forces secrètes de l'au-delà ; et à cette époque, dans une profession où le prestige et l'assurance tenaient parfois lieu de savoir, il n'est pas étonnant que cette auréole de surnaturel lui ait valu des admirations si démesurées ; d'autant plus qu'il affectait par surcroît un désintéressement pécunier absolu, indiquant chez lui un honorable souci de philanthropie fort apprécié de ses malades.

Une autre raison contribuait encore à persuader que cet empirique était animé, dans l'accomplissement de ses pratiques curatrices, d'une entière bonne foi, c'était le fait qu'il ne faisait aucun secret de la composition de ses remèdes ⁽¹⁾ dont il allait jusqu'à tenir les recettes à la disposition de quiconque désirait les adopter ; de plus il acceptait à ses consultations la présence des médecins, sollicitant à l'occasion leur témoignage.

Notons que les nombreux démêlés et les terribles attaques qu'il eût si souvent à soutenir lui furent rarement attirés par son exercice irrégulier de la médecine ; les quelques périodes de calme dont il pût jouir au cours de son existence mouvementée furent précisément celles qu'il consacra au soin des malades.

« Nul n'a suscité plus de dévouement, nul n'a pro-

(1) Voir appendice.

voqué plus de fureurs et nulle personnalité n'est restée plus énigmatique même pour ses intimes, même pour les magistrats à qui échût la lourde tâche de le juger » ⁽¹⁾.

En ce qui concerne les origines de ce singulier personnage, la question est passionnante au point de vue psychologique mais reste pour nous secondaire ; en admettant, sans preuves, avec ses adversaires, l'identité de Balsamo et de Cagliostro, nous ne trouvons dans cette hypothèse rien qui porte atteinte à la noblesse ou à la beauté de sa vie car tous les textes se rapportant à l'histoire de Giuseppe Balsamo n'offrent aucune garantie d'authenticité.

A ceux qui s'étaient mis en tête de débrouiller son origine, il disait : « Qui je suis je l'ignore mais je sais ceci : que je guéris les malades, que j'éclaire ceux qui doutent, que je donne de l'argent aux malheureux ⁽²⁾. Je suis homme, citoyen du monde, l'univers est ma patrie. Ma conscience ne me reproche rien. Si j'ai abusé dans certains points, un public avide de me connaître, c'est ou parce que moi-même j'ai été abusé, ou que le sentiment qui m'anime me faisait croire que si je ne descendais pas d'une tige illustre, j'étais fait pour en descendre. O vous qui jusqu'ici avez regardé le Comte de Cagliostro comme un imposteur hardi, daignez vous mettre un instant à la place d'un homme

(1) *Le Maître Inconnu.*

(2) *Évangile de Cagliostro.*

en qui les pasions grandes et vives à l'excès, ordonnent la conduite et qui s'est bercé longtemps de l'espoir chimérique de compter parmi ses aïeux des hommes recommandables et honorés dans leur patrie » (1).

C'est pendant son séjour à Londres que le charlatan vulgaire aurait disparu tout à coup et fait place au personnage qui allait figurer de la manière la plus importante sur la scène du monde. Là finit l'aventure et commence l'homme vraiment extraordinaire. Son langage, son maintien et ses manières, tout a changé en Cagliostro (2).

(1) *Confession du Comte de Cagliostro.*

(2) FIGUIER.

Conclusion

Arrivé à l'instant de conclure, nous ne pouvons nous défendre d'un certain embarras. Cagliostro réunit en effet toutes les variétés de prodiges et de faits merveilleux que nous trouvons dispersés dans la vie des divers thaumaturges anciens et modernes. Après le charlatan devant lequel s'éclipsent ceux qui n'ont eu que ce titre pour briller parmi leurs contemporains, après le grand artiste en fantasmagorie et en prestige, nous trouvons le philosophe hermétique dont l'habileté égala, dit-on, celle de Philalèthe, du Cosmopolite et de Lascaris ; nous trouvons encore l'empirique paracelsiste qui applique généralement avec bonheur certaines préparations médicinales de l'effet le plus puissant ; nous trouvons encore et surtout l'homme à la forte volonté, le grand magnétiseur qui, à la vérité, ne parle d'aucun fluide, ne proclame jamais son art, mais ne le déguise non plus sous aucun appareil et se contente de produire des résultats qu'on est d'autant plus forcé d'admirer que la cause en reste inconnue.

Quel a été pour notre humble part notre désir en

écrivait cet essai ? percer à jour le mystère qui plane sur la troublante destinée du Comte de Cagliostro ? rétablir sa figure dans toute sa lumière et dans toute son intégrité, définir ses mérites et fixer le crédit que l'on doit accorder à sa légende ? non ; toutes ces tâches nous ont paru en dehors de nos attributions et au-dessus de nos ressources limitées. Ce que nous avons voulu, c'est simplement confronter des textes, retracer à grands traits l'existence si singulière de ce grand aventurier, et livrer à la réflexion du public médical des faits délicats sans doute à interpréter mais nettement révélateurs cependant du trouble profond d'une époque et non dénués à ce titre d'un certain enseignement.

Bibliographie

HAVEN (D^r Marc). — *Le maître inconnu Cagliostro*, Paris, Dorbon, 1912.

— *L'évangile de Cagliostro*, Paris, 1910, in-16.

FIGUIER. — *Histoire du merveilleux*, tome IV, Paris, 1860, in-16.

CLERMONT-TONNERRE (E. de). — *Histoire de Samuel Bernard et ses enfants*, Paris, 1914, in-8.

MENDÈS (C.) et LERCLIDE (R.). — *La divine aventure*, Paris, 1881, in-8.

Confessions du Comte de C..., Paris 1787, in-12.

SAINT-FÉLIX (Jules de). — *Aventures de Cagliostro*, Paris, 1855, in-18.

GAGNIÈRE. — *Cagliostro et les Francs-Maçons*, article in *Nouvelle Revue*.

GEORGEL (Abbé). — *Mémoires*.

Mémoire pour le Comte de Cagliostro accusé.

Mémoire du sieur Ostertag accoucheur-juré de la ville de Strasbourg.

PHOTIADÈS (Constantin). — *Les vies du Comte de Cagliostro*, Paris, 1932.

LA BORDE (Jean-Benjamin de). — *Lettres sur la Suisse*,
Genève, 1783.

FUNK (H.). — *Lettres de Burkli in Cagliostro in Stras-*
bourg.

GRIMM. — *Correspondance avec Diderot.*

MICHAUD. — *Biographie.*

DELONDRE (A.). — *Revue contemporaine* du 30 juin
1857.

